

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                    |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression                               |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/<br>Pagination continue                                  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/<br>Comprend un (des) index  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear<br>within the text. Whenever possible, these have<br>been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | Title on header taken from: /<br>Le titre de l'en-tête provient:   |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:   | <input type="checkbox"/> Title page of issue /<br>Page de titre de la livraison                                    |
|  | <input type="checkbox"/> Caption of issue /<br>Titre de départ de la livraison                                     |
|  | <input type="checkbox"/> Masthead /<br>Générique (périodiques) de la livraison                                     |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

VII

OU IL PROUVÉ QUE LA VÉRITÉ PEUT SOUVENT PASSER  
POUR MENSONGE

— Croyez-vous ? fit le comte du Luc avec un accent légèrement railleur.

forcées sur Montauban et menacent d'investir Castres, où se trouve madame la duchesse.

— Ah ! diable ! fit le capitaine en ricanant. Je doute que Madame de Rohan, qui cependant est femme dans toute l'acception du mot, soit bien satisfaite d'être ainsi assiégée ; d'une autre façon, je ne dis pas.



Le duc mit un baiser sur le front de la jeune fille qu'il aimait comme s'il eût été son père.

— C'est-à-dire, cher ami, que cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. M. de Rohan connaît la guerre, que diable ! C'est un général habile ; laissez-le faire, cher ami : avant peu vous verrez de très-agréables choses ; c'est moi qui vous le promets.

— Vous croyez, capitaine ?

— Si je le crois ? ah ! ah ! c'est-à-dire, mon cher comte, que je parierais ma tête, ce qui est la gageure d'un fou, remarquez bien. Vous verrez les jolies croupières que M. de Rohan taillera bientôt à nos amis les royalistes.

— Le ciel vous entende ! mon cher capitaine, dit M. de Lérans, mais en attendant, les troupes royales s'avancent à marches

— Comment, capitaine, dit le comte avec un mauvais sourire, c'est vous qui parlez mal des dames, et de Madame de Rohan, encore ! dont vous vous êtes déclaré, il y a déjà longtemps, l'admirateur.

— Corbicux ! mon cher comte, je suis plus que jamais l'admirateur de madame de Rohan, mes paroles en sont la preuve. Du reste, entre nous soit dit, la chère dame n'a jamais eu, que je sache, la prétention de passer pour une Lucrèce.

— Allons, taisez-vous, mauvaise langue ! reprit le comte en riant, tout cela n'est que de la rancune de votre part. Vous avez sans doute pendant votre jeunesse été malheureux en amour ;

vous vous vengez sur le sexe tout entier des torts que peut-être deux ou trois femmes ont eus envers vous.

A cette rude attaque, dont le comte était si loin de supposer la portée, le capitaine devint livide; mais il se remit presque aussitôt, et élançant d'un rire dont une personne intéressée aurait dû premier coup reconnu la fausseté, tout en avalant d'un trait un immense verre de rhum :

— Eh bien, non ! vous vous trompez, comte, je n'ai jamais eu à me plaindre des femmes; au contraire, toute ma vie j'ai été leur enfant gâté.

— Alors, s'il en est ainsi, mon cher capitaine, vous avez deux fois tort.

— C'est vrai ! Olivier, fit-il d'une voix crouse, mais que voulez-vous, les hommes sont ingrats. Quand comptez-vous partir ? ajouta-t-il en s'adressant à M. de Léran.

— Demain, messieurs; c'est aujourd'hui mon dernier jour de vie parisienne; je vais reprendre le harnais. Ah ! quelle magnifique chose que la guerre !... quand elle est finie.

— Comment ! vous, Gaston de Léran, vous regrettez de tenir l'épée pour notre sainte cause !

— Non pas, messieurs, bien loin de là; le moment venu, j'espère prouver que je suis de bonne race, mais permettez-moi de vous dire, messieurs, que je vous trouve charmants.

— Ah ! vous nous flattez !

— Vous êtes ici bien tranquilles, à Paris, où vous vous dortotez comme des coqs en pâte, et moi, pauvre malheureux, je suis obligé de quitter...

— Quoi donc ? fit curieusement le comte.

— Rien, rien, répondit-il en se reprenant. Hélas ! la vie est si belle à Paris ! Mais, vous autres, messieurs, est-ce que vous allez longtemps encore rester ici ?

— Non pas, nous vous rejoindrons bientôt, au contraire, dit Olivier du Luc, et qui sait ? peut-être partirons-nous presque en même temps que vous.

— Ah bah ! pensez-vous ?

— Mon Dieu oui, du moins cela est probable.

— Que le ciel vous entende ! Je serai heureux de me retrouver au feu en votre compagnie.

— Je vous remercie, mon cher de Léran.

— Maintenant, messieurs, permettez-moi de vous laisser. Vous savez que la veille d'un voyage on a mille choses à disposer, cela n'en finit plus; vous m'excuserez donc, je vous prie, de vous abandonner aussi lestement.

— Comment donc, mon ami, les affaires avant tout; ne vous gênez en aucune façon, je vous prie. Nous nous reverrons avant votre départ, n'est-ce pas ?

— Pardieu ! je me garderais bien de manquer de vous embrasser avant de partir, le procédé serait vif.

— Eh bien au revoir, cher ami, et à demain, de bonne heure sans doute ?

— Hélas, oui ! Au lever du soleil je serai en selle.

— Eh bien, mais, fit le capitaine en riant, c'est fort commode cela; comme le soleil se lève maintenant à trois heures et demie du matin, nous ne serons pas encore couchés; vous n'aurez pas la peine de nous réveiller.

— Comme tout s'arrange ! mon Dieu !

Sur cette dernière boutade, le comte de Léran quitta l'appartement.

Olivier et son ami demeurèrent seuls.

Il y eut un assez long silence.

Le capitaine continuait à fumer et à boire à petits coups.

Le comte buvait machinalement; son visage si joyeux un instant auparavant, se faisait de plus en plus sérieux. Il retombait peu à peu dans sa mélancolie habituelle.

L'aventurier s'aperçut de cette disposition de son ami à redevenir triste; il voulut y couper court.

— A votre santé, Olivier ! dit-il en interpellant brusquement le comte. C'est un bien charmant garçon, n'est-ce pas, et un vaillant gentilhomme que ce comte Gaston de Léran ? Ah ! que l'on est heureux d'avoir cet âge-là, rien dans le cœur, et beaucoup d'or dans la bourse !

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

— Je vous y prends ! dit-il.

— Moi ! à quoi donc ?

— Vous regrettez votre jeunesse !

— Corbier ! je ne m'en enche pas. On regrette toujours la jeunesse. Savez-vous pourquoi, Olivier !

— Ma foi, non, car, pour ma part, ce que je regrette, c'est de ne pas être vieux.

— Allons donc ! laissez seulement s'écouler quelques vingt ans, vous verrez comme vous changerez de langage.

— J'en doute.

— Moi j'en suis sûr. La jeunesse, Olivier, mais c'est la vie tout entière; l'homme ne devrait jamais vieillir; quand on est jeune, on possède trois qualités immenses.

— Voyons ces qualités.

— On est fou, on croit à tout, même à la vertu des femmes, surtout à la vertu des femmes, qui invariablement sont des anges, et l'on ne doute de rien. Au besoin on se sentirait assez fort pour escalader le ciel, d'où il s'en suit...

— Eh bien, que s'en suit-il ?

— Qu'on ne fait que des sottises, corbier !

— Ah ! pardieu ! dit en riant le comte, voilà une conclusion à laquelle je ne m'attendais guère.

— Cependant elle est logique.

— Parfaitement, si ce sont les sottises que vous avez faites que vous regrettez...

— Non pas, entendons-nous, cher ami, ce que je regrette, c'est de ne plus pouvoir en faire. Ces sottises-là, Olivier, c'est le bonheur !

— Par exemple, capitaine, il faut avouer que vous êtes bien le plus singulier inventeur de paradoxes qu'on puisse imaginer.

— Bon, bon ! allez toujours, je vous attends quand vous aurez cinquante ans; alors vous verrez si ce sont des paradoxes.

— Vous êtes fou, est-ce que l'on a jamais cinquante ans ?

— Dame ! il paraît, puisque j'en ai cinquante-deux, moi.

— Vous, c'est possible; mais moi ?

— Laissez-moi donc tranquille; vous ferez honte à Mathusalem qui a vécu je ne sais plus combien de centaines d'années, ce dont en somme je ne me soucie guère. Versez-moi donc un dernier verre de rhum, cher ami. C'est singulier la propriété que possède cette liqueur. Plus on en boit plus on désire en boire !

— A votre aise, capitaine, que faites-vous aujourd'hui ?

— Moi, je suis libre comme l'air, mon cher comte.

— Tant mieux ! alors je vous confisque à mon profit.

— Tout à votre service ! est-ce qu'il y aurait quelque embuscade sous jeu ?

— Peut-être. Dans tous les cas, faites comme je ferai, prenez votre plus forte épée.

— C'est dit !

— Maintenant, si vous voulez, la journée est magnifique, nous irons un peu errer de par la ville ; on attendait l'heure du berger, afin de passer le temps de la façon la plus agréable possible, nous entrerons au théâtre du Marais...

— Est-ce que vous voulez recommencer la scène que vous y avez si bien jouée la dernière fois que nous y sommes allés ensemble ? interrompit en riant le capitaine.

— Oh ! non, cette fois, j'étais ivro.

— Aujourd'hui vous n'êtes que gris ; c'est un progrès.

— Merci ; en sortant du théâtre, nous dînâmes dans un des cabarets de ce quartier perdu.

— Ah bah ! C'est donc par là que vous avez affaire ?

— Oui, aux environs. Est-ce que cela vous intéresse ?

— Moi ? pas le moins du monde ! Que diable voulez-vous que ça me fasse ! Vous me dites de vous accompagner, je vous accompagne ; quand vous me direz de dégainer, je dégainerai ; le reste vous regarde.

— Allons, capitaine, je vois que vous êtes un véritable ami ; on peut au besoin compter sur vous.

— Si vous avez attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous en apercevoir, il faut avouer que vous y avez mis le temps.

— Pardonnez-moi, je ne sais ce que je dis, capitaine, je divague.

— Que diable voulez-vous que je vous pardonne ? Quand partons-nous ?

— Tout de suite, si vous voulez.

— Très-bien, dit le capitaine en se levant, dans cinq minutes je suis à vous ; ou tenez, ce qui vaudra mieux, je vous attendrai en bas, dans l'hôtellerie. Je ne suis pas fâché de dire bonjour à mon compère Grippart.

— C'est convenu, capitaine ; attendez-moi, je ne serai pas long.

— Oh ! ne vous pressez pas, nous avons le temps.

Et il sortit.

Le capitaine se rendit dans sa chambre à coucher ; ainsi que le lui avait recommandé le comte, il remplaça son épée par une forte rapière qu'il passa dans son baudrier.

— Je te vois venir, mon gaillard, grommelait-il dans sa moustache, tout en s'accommodant en coureur d'aventures. Tu rumines à part toi une de ces magnifiques sottises dont tu as l'habitude ; mais le capitaine Vatan est là, cher ami ; il saura bien t'empêcher d'accomplir cette nouvelle folie. Ah ! les jeunes gens, ils sont tous les mêmes ! C'est égal, il faut convenir qu'ils sont bien heureux de sentir battre leur cœur ! Ah ! si j'étais jeune encore, je crois que j'en ferais aussi de belles. Allons, allons, ne songeons plus à tout cela ; allons voir un peu ce cher monsieur de Léran. Il y a tout à gagner dans la conversation de ce charmant gentilhomme.

Il se coiffa de son feutre, retroussa sa moustache, s'enveloppa dans son manteau, quitta sa chambre à coucher, dont il ferma la porte et mit la clef dans sa poche, puis il se dirigea vers la chambre de M. de Léran, contre la porte de laquelle il frappa.

Mais il eut beau frapper assez fort et à plusieurs reprises, il n'obtint pas de réponse ; le jeune homme était sorti.

— Que je suis bête ! dit le capitaine en se frappant le front, à quoi bon lui parler ? Cela n'aurait fait qu'embrouiller les choses. Elles le sont déjà assez comme cela ! D'ailleurs, qu'est-ce que je lui aurais dit ? Des absurdités. Allons ! décidément ce que Dieu fait est bien fait. Le hasard est le roi du monde ; ce qui est écrit est écrit, ainsi que disait un vieux musulman que

j'ai connu quand j'étais au service de Bethlem Gabor, à chaque coup de sabre qu'il recevait, ce qui, du reste, ne manquait pas de lui arriver chaque fois qu'il y avait une escarmouche. Le souci tuera un chat. Bah ! les choses qui réussissent le mieux sont celles que l'on ne prépare pas.

Tout en parlant ainsi, le digne capitaine avait descendu l'escalier ; il avait majestueusement fait son entrée dans la grande salle de la « Chère-Licorne », où selon sa louable coutume, maître Grippart, que rien ne pouvait distraire de ses opérations culinaires, se tenait en admiration devant ses broches, garnies de viandes et de gibiers de toutes sortes.

Fanchette, assise derrière son comptoir, surveillait les chalands.

Le capitaine se gâta bien de déranger maître Grippart de ses occupations ; il se dirigea tout droit vers le comptoir.

— Bonjour, capitaine, lui dit Fanchette, je suis bien heureuse de vous voir.

— Et moi aussi, chère enfant, répondit galamment le capitaine, comment vous portez-vous ?

— Assez mal, je vous remercie, capitaine.

— Hein ? qu'est-ce que vous me dites donc là, chère enfant ?

— Dame ! je vous dis la vérité, capitaine : vous me demandez comment je me porte, eh bien ! je vous réponds : assez mal, merci.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela veut dire ? Y aurait-il de la brouille dans le ménage ? Est-ce que par hasard maître Grippart, mon compère ?...

— Bah ! il s'agit bien de cela ! fit-elle avec coquetterie ; non, c'est autre chose.

— Au fait ! je disais aussi, reprit en riant le capitaine ; eh bien ? voyons, de quoi s'agit-il ?

— Eh bien ! il y a, capitaine, que je suis triste à en mourir.

— Oh ! mon Dieu, vous m'effrayez, Fanchette.

— Ah ! bien, si vous vous moquez de moi, je me tairai, vous ne saurez rien.

— Me moquer de vous, moi, Fanchette, pouvez-vous le supposer ? Non, tenez, chère petite, parlez sans crainte ; me voilà sérieux comme un moine devant un plat de lentilles.

— Vous êtes insupportable, capitaine ; il n'y a pas moyen de causer raison avec vous.

— Vous me faites injure, Fanchette, car vous savez combien est grand l'intérêt que je vous porte.

— Alors, pourquoi riez-vous toujours ?

— Eh ! qui sait, petite fille ? peut-être je ris pour ne pas pleurer. Voyons, confiez-moi vos peines.

— Oh ! ce ne sont pas mes peines...

— Bon ! je devine ; encore notre ami, n'est-ce pas ?

— Qui serait-ce donc, si ce n'était lui ?

— Voyons, qu'y a-t-il donc encore ? quelque nouvelle folie ?

— Oh ! mon pauvre cher seigneur : seulement, depuis deux ou trois jours, il rôde aux environs de la rue de la Cerisaie, et...

— Il ferait mieux de ne pas aller par là, n'est-ce pas, c'est ce que vous voulez dire ?

— Eh bien oui, capitaine, cela serait beaucoup plus agréable pour tout le monde.

— Il a donc quelque chose de nouveau ?

— Faites donc comme si vous ne saviez pas.

— Oui, corbieux ! je sais parfaitement, seulement, il y a certaines choses qui m'échappent.

Fh bien, sachez que, depuis quelques jours, il est arrivé à Paris...

- Chut !... Fanchette, pas un mot de plus, mon enfant.  
 — Ah ! vous savez donc ?  
 — Et oui, malheureuse enfant, je sais ; je sais tout.  
 — Ah ! mon Dieu ! Et M. le comte.  
 — Il ne sait rien encore ; mais il soupçonne beaucoup de choses.

— Oh mon Dieu ! s'il venait à savoir, lui qui a un si singulier caractère. Il se figurerait des choses, qui sait ce qu'il penserait de cela !

Le capitaine regarda un instant l'hôtelière avec une expression impossible à rendre.

— Fanchette, ma mie, lui dit-il enfin, avec ce ton d'admiration narquoise qu'il savait si bien prendre en certaines circonstances, on dit que pour bien connaître un homme il faut manger avec lui tout un baril de sel ; sur ma foi, je suis convaincu qu'après en avoir mangé dix avec une femme, on aurait grande soif, voilà tout, mais on ne la connaîtrait pas davantage.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, capitaine ? je ne vous comprends pas du tout ?

— Fanchette, ma mie, il est inutile que vous me compreniez ; je tiens même à ce que vous ne me compreniez pas ; ceci est une observation que je me fais à moi-même, pour ma satisfaction personnelle.

— Quel homme singulier vous êtes, allez, capitaine.

— C'est vrai ! je suis assez singulier, fit-il en retroussant sa moustache, mais ne vous inquiétez pas, chère enfant, séchez vos larmes et ne soyez plus triste. Je suis là, moi, je me suis fait l'ombre de notre ami ; il ne fera point un pas, un geste sans m'avoir à son côté. Peut-être à la longue cela l'ennuiera-t-il, mais tant pis pour lui, il faudra qu'il en prenne son parti ! lorsque l'on n'est pas assez fort pour marcher seul, il faut accepter des lisères ; mais chut, plus un mot, le voici !

— Oh ! que vous êtes bon et dévoué, capitaine !

— Corbieux ! la belle malice ! reprit-il et riant, je n'ai que cela à faire.

En ce moment, effectivement, le comte fit son entrée dans la salle.

— Maître Grippart, qui n'avait pas bougé lors de l'arrivée du capitaine, se retourna vivement, en sentant pour ainsi dire instinctivement les comte derrière lui ; il se retourna aussitôt et il le salua avec les marques du plus profond respect.

L'hôtelier et sa femme aimaient beaucoup le jeune gentilhomme, auquel ils étaient complètement dévoués ; ils le considéraient toujours comme étant leur seigneur. Olivier échangea quelques paroles amicales avec ces braves gens ; puis il fit un geste au capitaine ; celui-ci, après avoir échangé un dernier signe d'intelligence avec Fanchette et serré la main de maître Grippart, sortit derrière le comte, qui déjà était dans la rue.

Le programme précédemment arrêté entre les deux hommes fut suivi à la lettre.

Il se rendirent au théâtre du Marais où l'on jouait comme toujours une tragédie de Hardy ; mais cette fois, bien qu'il eût pris place sur le théâtre, le comte, ainsi qu'il l'avait promis au capitaine, assista à la représentation sans se mêler en rien à la marche de la pièce et sans interpellier les acteurs.

Vers quatre heures et demie, les deux hommes quittèrent le théâtre et reprirent leur promenade qu'ils dirigèrent du côté de la Bastille Saint-Antoine.

Ils turent ainsi le temps jusqu'à six heures du soir, en causant de choses indifférentes ; comme ils se sentaient en appétit

ils avisèrent un cabaret d'assez bonne apparence, situé non loin des remparts, et ayant pour enseigne : la « Pomme de Pin. »

Sur la recommandation du capitaine, qui déjà plusieurs fois était venu déjeuner ou dîner en cet endroit, le comte se décida à y entrer.

Ce cabaret, contre toutes les prévisions d'Olivier, était bien fourni. L'hôte plaga les deux gentilshommes sous une tonnelle qui se trouvait dans un jardin de peu d'étendue attenant à sa maison ; au bout d'un quart d'heure, il leur servit un souper composé d'une friture de Seine, d'une poularde rôtie et d'une salade, le tout arrosé d'un petit vin pelure d'oignon, sûr à faire danser les chèvres, mais qui avait un goût de terroir tout à fait réjouissant.

Les commencements du repas furent assez silencieux ; les convives avaient grand-faim et attaquaient vigoureusement les mets placés devant eux.

Mais, si l'on peut toujours boire, on ne saurait toujours manger. Les deux convives en eurent bientôt la preuve. Forcé leur fut enfin de s'arrêter. Alors ils causèrent.

Le capitaine avait son idée : mieux que personne il connaissait le caractère du comte ; il savait que le seul moyen de le faire causer était de feindre de ne vouloir rien apprendre. Aussi pendant leur longue promenade, il avait évité de lui adresser la plus légère question sur ses projets, ce qui avait contrarié le comte ; celui-ci naturellement, s'attendait à ce que son ami lui demandât quelle était cette affaire pour laquelle il avait réclamé son aide. Aussi, voyant que le capitaine s'obstinait à garder le silence à ce sujet et à lui parler de toute autre chose, se résolut-il, ainsi que l'autre s'y attendait, à entamer lui-même la question, ce qu'il ne fit cependant que d'une manière détournée.

— Eh bien, capitaine, lui dit-il, en emplissant son verre, ne trouvez-vous pas, comme moi, que nous avons passé une journée charmante ?

— Charmante en effet, répondit le capitaine en riant dans sa moustache, car il voyait le poisson approcher tout doucement de la ligne et il devinait qu'il ne tarderait pas à happer l'hameçon.

— Oui, continua le capitaine, une journée fort agréable et, ce qui ne gêne rien, couronnée par une délicieuse soirée. Ne trouvez-vous pas comme moi, mon cher Olivier, que rien n'est agréable, après un bon repas, comme de se délecter à l'ombre de grands arbres en sentant la brise doucement vous caresser ?

— Vos réflexions sont champêtres, ce soir, dit en riant le comte du Luc.

— Mon Dieu, mon ami, fit le capitaine, il n'y a rien là qui vous doive surprendre. Après un bon repas, fait en compagnie d'un homme que j'aime, je vois généralement tout en rose, et je me laisse vivre tout doucement, sans songer au lendemain.

— Hum ! vous m'inquiétez, capitaine.

— Moi ! pourquoi donc cela ?

— Eh ! mon Dieu, parce que vous oubliez qu'il nous reste ce soir encore quelque chose à faire.

— Ah ! c'est vrai, fit-il, en effet je l'avais oublié, je me gens si bien ici, sous les arbres, près de la rivière, que ma foi, je ne songeais plus du tout à l'affaire dont vous m'avez parlé. Pardonnez-moi, mon ami, mais soyez tranquille, maintenant que vous avez rafraîchi mes souvenirs, je me tiens pour averti, lorsqu'il en sera temps vous n'aurez qu'un signe à me faire ; je vous suivrai n'importe où, fût-ce même au fond des enfers.

— Oh ! rassurez-vous, mon cher capitaine, je ne veux pas vous mener si loin.

— Entre nous, vous aurez raison ; je me trouve si bien ici que ce sera à grand'peine et à mou corps défendant que je me résoudrai à en partir.

— Oh ! oh ! vous tenez donc bien à ces ombrages ?

— Moi ? énormément, cher ami ; comprenez-moi bien ; j'ai toujours mené une vie assez accidentée, où les plaisirs ne me suivaient pas en troupe. Aussi, je vous avoue franchement que malgré moi, lorsque par hasard, je me trouve à peu près bien dans un lieu quelconque, ma foi ! j'y reste le plus longtemps possible.

— Parfaitement raisonné, mon cher capitaine ; s'il faut tout vous dire, je vous avoue que, dans certaines conditions, je partage assez votre sentiment. Malheureusement, il y a dans la vie certaines exigences devant lesquelles on est contraint de se courber.

— Oui, fit le capitaine en ricanant, l'affaire de ce soir est une de ces exigences, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit, capitaine,

— Eh bien soit, cher ami, me voilà tout à vous ; parlez, que faut-il faire ? je suis prêt à vous obéir.

— Comme cela, ainsi, sans même me demander où je veux vous conduire ?

— Pourquoi vous le demanderais-je ? Je ne suis pas curieux, vous le savez ; et puis, cela ne me regarde pas.

— Je vous remercie de cette grande confiance, mon ami ; mais il est de mon devoir, devoir impérieux s'il en fût, de vous dire ce que je veux faire.

— Je vous répète, cher ami, que cela m'est parfaitement égal, que je n'y tiens pas du tout.

— C'est possible, mais moi j'y tiens.

— Allons soit, parlez donc, puisque vous le voulez, voyons, de quoi s'agit-il ?

— Vous savez que ce matin, lorsque nous avons demandé à monsieur de Lérau s'il savait où était M. le duc de Rohan, il nous a répondu que tout le monde l'ignorait.

— Vous croyez qu'il nous a dit cela, monsieur de Lérau ?

— Parfaitement.

— Très-bien, eh bien, qu'est-ce que cela nous fait ?

— Comment, ce que cela nous fait ?

— Oui, je vous le demande.

— Mais, mon ami, songez donc que M. le duc de Rohan...

— Eh, mon Dieu ! mon ami, M. le duc de Rohan est libre de ses actions comme nous le sommes des nôtres.

— Certes, mon cher capitaine ; mais à une condition, cependant, c'est que ses actions ne nuisent en aucune façon à autrui.

— Eh ! dans ce cas-là, c'est à autrui à se défendre et à l'empêcher de lui nuire.

— C'est justement ce que je veux faire.

— Hein ? quoi ?... Que voulez-vous dire ?

— Je veux vous dire, mon cher capitaine, car le moment est venu de vous tout avouer, que ce que tout le monde ignore, je le sais, moi.

— Vous ? et que savez-vous, s'il vous plaît ?

— Je sais ! s'écria-t-il d'une voix sourde, les lèvres crispées, je sais que M. de Rohan est à Paris depuis hier soir, et qu'il y est venu...

— Allons, achevez, que diable !

— Eh bien !... qu'il y est venu... pour ma femme ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Sur mon âme, comte, vous êtes fou ! Je ne sais quel

démon s'est niché dans votre cervelle et vous souffle de pareilles billevesées ?

— Jo vous répète que je suis sûr de ce que j'avance, capitaine.

— Au diable ! fit-il en haussant les épaules.

— Avant une demi-heure je vous promets de vous faire voir le duc, me croirez-vous alors ?

— Peut-être, comte. Souvenez-vous de ceci, mon ami. Dans certains cas il ne faut pas même croire le témoignage de ses yeux, car la vérité n'est alors que mensonge.

— Ah ! tenez ! vous me feriez damner ! s'écria le comte en se levant ; m'accompagnez-vous ?

— Certes, quand ce ne serait que pour vous prouver que vous avez tort.

Le comte solda la dépense et ils quittèrent le cabaret.

La nuit commençait à tomber, l'heure était propice pour les embuscades ; les deux hommes se dirigèrent à grands pas vers la rue de la Cerisaie. Cette rue était complètement déserte.

Le comte et le capitaine se glissèrent à pas de loup le long des murailles et se blottirent dans l'enfoncement de la grande porte de l'hôtel situé précisément en face de la maison habitée par la comtesse.

A peine étaient-ils cachés depuis cinq minutes qu'ils aperçurent un homme, le feutre rabattu sur les yeux et enveloppé dans un large manteau, qui venait du côté de la place Royale.

Arrivé devant la porte de la maison de la comtesse, cet homme s'arrêta et fit, à deux reprises, retentir le heurtoir.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et maître Restaut parut, une lanterne à la main.

— Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? interrogea le majordome en élevant sa lanterne.

L'étranger dérangea les plis de son manteau.

— Monsieur le duc de Rohan ! s'écria le majordome avec stupéfaction, oh ! monseigneur !

— Silence ! dit vivement le duc, ne prononcez pas mon nom ici.

Il entra, et la porte se referma sur lui.

— Eh bien ? dit le comte d'une voix sourde en se tournant vers le capitaine, êtes-vous convaincu, maintenant ?

— Pas plus que tout à l'heure, répondit froidement l'aventurier. Il y a probablement dans tout ceci un mystère qui s'éclaircira.

— Oh ! c'est trop fort, à la fin ! vous vous moquez de moi, capitaine.

— Pas le moins du monde, je vous jure. Que faisons-nous ?

— Nous attendrons que cet homme sorte ; alors, j'en jure Dieu ! il me rendra un compte terrible.

— Soit ! attendons ! après tout, c'est ce que nous avons de mieux à faire ; peut-être alors saurons-nous à quoi nous en tenir, et acquerrons-nous la certitude que malgré ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu, vous vous êtes trompé ?

Le comte fit un mouvement de colère, mais il ne répondit pas.

Ils demeurèrent ainsi côte à côte, silencieux et muets comme deux fantômes, attendant avec une anxieuse impatience la sortie du duc de Rohan.

Le comte du Luc rêvait à sa vengeance ; le capitaine se creusait la tête pour trouver un expédient qui l'aidât à éviter la catastrophe qu'il sentait imminente.

## VIII

## UN QUIPROQUO DONT LES CONSÉQUENCES POUVAIENT ÊTRE TRÈS-DÉSAGRÉABLES

M. le comte Gaston de Lérans n'était pas aussi ignorant qu'il feignait de le paraître ; il savait mieux que personne en quel lieu se trouvait M. le duc de Rohan ; seulement, le silence lui avait été ordonné ; pour rien au monde, il n'eût consenti à trahir la confiance que le duc avait mise en lui.

M. le duc de Rohan, en venant à Paris, n'ignorait pas à quel danger terrible il s'exposait. Aussi avait-il pris ses précautions en conséquence. Ne voulant pas exposer ses partisans et compromettre les intérêts de la religion en donnant l'éveil à ses ennemis, le duc avait pris un terme moyen ; M. de Lérans avait été élevé dans sa maison ; il était de ses plus privés ; de plus il était assuré de longue date de sa discrétion ; il savait qu'il pouvait se fier complètement à lui. Il n'hésita donc pas à le prendre pour confident ; en conséquence, il l'avertit de son arrivée prochaine à Paris, lui indiqua l'endroit où il descendrait, lui donna l'ordre de se tenir prêt à veiller sur sa personne, et lui recommanda surtout de garder le plus absolu silence.

Voilà pour quels motifs, malgré l'insistance du comte du Luc, M. de Lérans avait, avec tant d'entêtement, soutenu son dire devant lui.

Aussitôt après avoir quitté les deux personnes avec lesquelles il avait fait un si plantureux déjeuner, le jeune homme était passé dans sa chambre, avait changé de costume ; puis il s'était rendu dans un des faubourgs de Paris, à une auberge portant l'enseigne de la « Corne de Cerf », espèce de cabaret borgne où d'ordinaire descendaient les rouliers ; là il avait demandé le sieur Poliveau, un marchand de bœufs qui devait, la veille au soir, être arrivé Paris.

Un garçon grincheux et assez malpropre lui avait indiqué d'un air de protection une chambre située sous les combles, vers laquelle il s'était dirigé un peu à l'aventure.

M. de Rohan l'attendait. Il lui donna l'ordre d'annoncer sa visite à Mme la comtesse du Luc, dont il lui remit l'adresse ; puis de se rendre à Villejuif, où il avait laissé les gentilshommes de son escorte, et, après avoir pris le commandement de cette escorte, d'attendre son arrivée qui aurait lieu vers une heure ou deux du matin au plus tard ; pour le reste, de ne s'inquiéter de rien. Seulement, détail qui donna fort à penser au jeune homme, le duc lui recommanda que, parmi ses chevaux, trois ou quatre au moins eussent des selles de femmes.

Tout ceci bien convenu et bien arrêté entre eux, le sieur Poliveau, c'est-à-dire le duc de Rohan, congédia le jeune homme.

Il était quatre heures de l'après-dîner, M. de Lérans n'avait pas un instant à perdre pour s'acquitter de la mission qui lui était confiée. Il se rendit rue de la Cerisaie, se fit introduire en présence de Mme la comtesse du Luc, et s'acquitta de son message verbal.

Seulement, tout en faisant les affaires de son maître, le jeune homme ne perdait pas les siennes de vue ; il eut l'adresse, en prenant congé de la comtesse du Luc, d'échanger à voix basse quatre mots avec Mlle Blanche de Castelnau, qui assitait, toute rougissante, à cet entretien.

Les deux jeunes gens s'aimaient ; ils se comprenaient d'un signe, d'un regard. Ces quatre mots suffirent pour qu'un rendez-vous fut donné et accepté.

Le comte de Lérans se retira, le cœur gonflé de joie.

Mais il lui restait quelque chose à faire encore ; il lui fallait aller à Villejuif, afin de donner à l'escorte du duo les ordres nécessaires pour qu'elle fût prête au premier signal.

De la rue de la Cerisaie à Villejuif, la route est longue ; mais les amoureux ne doutent de rien ; de plus, ils ont des jambes de vingt ans.

Malgré le peu de temps qui lui restait, M. de Lérans fit si bien, que vers sept heures et demie, c'est-à-dire un quart d'heure environ avant l'arrivée de M. le duc de Rohan, il était de retour rue de la Cerisaie et frappait discrètement à la petite porte du jardin de la maison de la comtesse du Luc. Cette porte lui était ouverte par une main mignonne, et une voix douce, harmonieuse, lui murmurait à l'oreille :

— Oh ! mon Dieu ! comment ai-je pu consentir à vous recevoir ? Venez, suivez-moi, ne faites pas de bruit, si l'on connaissait votre présence, je serais perdu.

Le jeune homme, tout en protestant, selon la coutume, de son respect profond, de son dévouement, de son amour, se laissa conduire par son charmant guide sous un épais bosquet.

— Pourquoi ai-je consenti à vous recevoir, Gaston ? soupira la jeune fille.

— Ne le regrettez pas, ma Blanche bien-aimée, répondit-il en lui couvrant les mains d'ardents baisers. Ne devais-je pas vous dire adieu ?

— Adieu ! fit-elle avec émotion. Comment cela ?

— Hélas ! ma mignonne colombe, demain, cette nuit même, je suis forcé de partir.

— Vous partez, Gaston ? et moi, s'écria-t-elle naïvement, que deviendrai-je ?

— Ne m'adressez pas de telles questions, ma Blanche bien-aimée ; si vous saviez ce que je souffre d'être obligé de me séparer de vous ; mais votre père adoptif, le duc de Rohan, exige que je le suive, je dois lui obéir quoi qu'il m'en coûte.

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, nous étions si heureux ainsi ! je resterai seule, moi, Gaston, pendant que vous ferez la guerre ; je n'aurai pas de nouvelles de vous, hélas ! vous serez blessé, tué peut-être... Oh ! j'en mourrai !

— Rassurez-vous, ma Blanche chérie, Dieu qui nous voit et qui sait combien notre amour est pur et sincère, ne permettra pas qu'il m'arrive malheur. M. le duc s'accommodera avec la cour, et j'espère qu'il ne me refusera pas de m'accorder votre main.

— Puissiez-vous dire vrai, Gaston ! Mais les rares instants de bonheur que le ciel nous a donnés seront bien chèrement payés par mes longs jours de solitude.

— Blanche ! laissez-moi la force nécessaire pour accomplir ce pénible sacrifice. Espérez, chère enfant, je vous aime plus que tout au monde ; croyez-moi, l'amour vrai surmonte tous les obstacles, sort vainqueur de toutes les luttes. Inclinez-vous devant la volonté de M. de Rohan. Une épreuve terrible nous est imposée. Subissons-la, sinon avec courage, du moins avec résignation. Usons des quelques instants qui nous sont accordés pour nous répéter que nous nous aimons, qu'un jour nous serons l'un à l'autre. Jouissons du présent, hélas ! l'avenir viendra assez vite.

En ce moment, on entendit retentir le heurt de la porte cochère.

Les deux jeunes gens tressaillirent.

— Qu'est-ce cela ? demanda M. de Lérans.

— M. le duc, sans doute, répondit-elle vivement. Il faut que je vous quitte, Gaston ; mon absence, déjà longue, pourrait, en ce moment surtout, sembler extraordinaire. Attendez-moi ici, ne bougez pas.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Je vous le jure ! aussitôt que je pourrai m'échapper, vous me verrez accourir. Vous ne vous ennuiez pas ainsi seul ?

— Non, ma Blanche aimée, je penserai à vous, le temps me semblera court.

Il baisa une dernière fois la main que lui tendait la jeune fille ; celle-ci s'envola rapide et légère comme un oiseau.

C'était en effet, M. le duc de Rohan, qui, ainsi que nous l'avons vu dans le précédent chapitre, avait heurté la porte.

Blanche de Castelnau arriva assez à temps pour le recevoir, au moment où il pénétrait dans le boudoir de M<sup>me</sup> la comtesse du Luc.

Le duc mit un baiser sur le front de la jeune fille qu'il aimait comme s'il eût été son père, puis il salua respectueusement la comtesse.

Celle-ci s'inclina ; sur son ordre, maître Restaut, avant de se retirer, approcha un siège, sur lequel M. de Rohan prit place.

— Madame, dit-il avec cette courtoisie princière qui était un des côtés saillants de son caractère, je sais tout ce que la visite que j'ai l'honneur de vous faire en ce moment doit avoir pour vous d'insolite, j'ajouterai presque d'inconvenant.

— Monsieur le duc, murmura la comtesse...

— Madame, j'ai été, croyez-le bien, profondément peiné de ce qui s'est passé ; les odieux soupçons auxquels ont donné lieu les services que vous avez daigné me rendre m'ont brisé le cœur ; mais je ne désespère pas de réparer avant peu le mal dont, malgré moi, j'ai été la cause et le prétexte. Je vous prie de me pardonner d'oser aujourd'hui me présenter devant vous. Mais d'abord veuillez être assez bonne, madame la comtesse, pour prendre connaissance de cette lettre que vous adresse M<sup>me</sup> de Rohan.

En parlant ainsi, le duc présenta à M<sup>me</sup> du Luc un pli scellé selon la mode du temps par un fil de soie et que la comtesse, après l'avoir accepté, conserva dans la main sans l'ouvrir.

— Daignez lire, madame, dit le duc avec insistance.

La comtesse s'inclina et ouvrit la lettre qu'elle commença à parcourir des yeux, mais presque aussitôt elle s'arrêta et, fixant sur le duc un regard de reproche :

— Eh quoi ! monsieur le duc, s'écria-t-elle, vous m'enlevez cette chère enfant ?

— Continuez, de grâce, répondit-il avec un charmant sourire.

La comtesse reprit sa lecture.

Lorsqu'elle eut terminé de lire la lettre, elle la replia machinalement et baissa la tête d'un air songeur.

Il y eut un instant de silence.

— Eh bien, madame ? demanda le comte après quelques secondes.

Jeanne releva la tête en souriant

— Oui, dit-elle, l'offre est éduisante ; si je n'écoutais que mon cœur, croyez-le bien, monsieur le duc, je n'hésiterais pas à l'accepter.

— Pardonnez-moi, madame, une insistance qui a tout lieu de vous paraître singulière ; pourquoi refusez-vous ?

— Hélas ! monsieur le duc, mieux que personne vous pouvez répondre à cette question ; la situation qui m'est faite est des plus étranges ; cette démarche me serait encore imputée à mal ; je suis tenue à des ménagements extrêmes.

— Je comprends et j'admire vos scrupules, madame, mais, si vous daignez me le permettre, j'espère, d'un mot, les faire disparaître.

— J'en doute, monsieur le comte ; pourtant, je vous l'avoue en toute franchise, j'aime tant cette chère enfant, la pensée de me séparer d'elle m'est si cruelle que, si cela m'était possible, ce serait avec bonheur que j'accepterais l'offre gracieuse que daigne me faire madame la duchesse de Rohan.

— Alors, qu'à cela ne tienne, madame ; puisque vous me le permettez, j'espère réussir, en quelques mots à vous prouver, non seulement la possibilité d'accepter, mais bien plus le tort que vous auriez à refuser de condescendre au désir de M<sup>me</sup> la duchesse.

— Vous êtes un grand enchanteur, monsieur le duc, depuis longtemps déjà on me l'a dit, en ce moment j'en ai la preuve. Soit, je suis prête à vous entendre. J'éprouve une curiosité extrême, de voir comment vous réussirez à me convaincre.

— Cela me sera facile, madame la comtesse : madame la duchesse de Rohan, menacé à l'improviste d'un siège par les troupes royales, a pris peur un peu à la légère ; elle a voulu, ce qui prouve la bonté de son cœur et l'amour qu'elle porte à notre chère Blanche, éviter à cette charmante enfant jusqu'à l'apparence d'un danger. Elle n'avait qu'une amie à laquelle elle pût sans crainte confier un aussi précieux dépôt. Cette amie, c'était vous madame. Elle n'hésita pas, en mon absence, et par conséquent ne pouvant me consulter, à vous envoyer Blanche. A mon retour à Castres, je vis ce que madame de Rohan n'avait pas vu, elle, aveuglée qu'elle était par son amour réellement maternel pour notre jeune pupille, c'est-à-dire qu'en faisant conduire à Paris mademoiselle de Castelnau, elle livrait au roi un précieux otage que le comte de Luynes n'hésiterait pas à retenir. Depuis de longues années l'histoire de la famille de Castelnau est un lamentable martyrologe. En acceptant la tutelle des enfants de mon brave compagnon d'armes j'ai juré sur mon honneur et ma foi de gentilhomme que le malheur désormais ne pourrait plus les atteindre. Cette parole, madame, je tiens à la remplir. Si M<sup>lle</sup> de Castelnau n'est pas ma fille par le sang, elle l'est du moins par l'amour que M<sup>me</sup> de Rohan et moi lui portons et lui avons toujours porté.

— Oh ! monsieur le duc ! s'écria la jeune fille avec émotion ; n'êtes-vous par mon seul et véritable père ?

— Oui, Blanche, répondit-il avec noblesse ; aussi, voilà pourquoi je suis venu, sans hésiter, sans réfléchir, et sans même songer aux dangers qu'il me faudrait courir pour arriver jusqu'à vous.

— Oh ! merci, merci, monsieur le duc.

— Madame la comtesse, vous qui êtes femme dans la plus complète et dans la plus charmante acception du mot, mieux que personne vous comprendrez et vous apprécierez la délicatesse du procédé de M<sup>me</sup> de Rohan. La route est longue, d'ici Castres ; il ne saurait être convenable, sous aucun rapport, que j'escortasse M<sup>lle</sup> de Castelnau. Les jeunes filles sont des hermines dont aucun souffle malsain ne doit ternir la pureté. Mais ce que je ne puis faire, moi, madame la comtesse, vous pouvez le faire, vous ; sous deux jours M. le comte du Luc recevra l'ordre de rejoindre à Montauban les troupes de la Religion. Vous, madame, vous précédez votre mari, sous la protection d'une escorte dévouée. Vous avez vos femmes, vos serviteurs, toute votre maison enfin. Vous emmenez avec vous notre chère Blanche, quoi de plus simple et de plus naturel ? Qui peut y trouver à redire ? n'êtes-vous pas maîtresse de vos actions, libre d'aller, de venir à votre guise. Qui a le droit de vous en empêcher ? Qui peut vous l'imputer à blâme ? Moi, je disparaîs, madame. En sortant de chez vous, je monte à

cheval et je pars. Je courrai toujours à six ou huit lieues de vous au moins. Arrivé, soit à Montauban, soit à Castres, je ne vous verrai pas davantage. Votre existence sera aussi calme, aussi simple, aussi retirée qu'elle l'est ici même. Vous voyez donc bien, madame la comtesse, que ces difficultés que si fort vous redoutez en réalité n'existent pas ; qu'il ne tient qu'à vous de rendre, je n'ai pas la prétention de dire à moi, madame, mais à Mme la duchesse de Rohan, le service éminent qu'elle attend de votre amitié.

— Monsieur le duc, je vous répète ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Vous êtes un enchanteur, et un enchanteur dange-reux, qui plus est. Vous avez le don de persuader même les plus incrédules.

— Bien que je ne mérite pas ces éloges, madame la comtesse, je serai heureux, croyez-le bien, si l'explication que j'ai eu l'honneur de vous donner a réussi à vous convaincre.

— Je ne sais que vous répondre, monsieur le duc.

— Refuserez-vous de servir plus longtemps de protectrice à cette chère enfant ?

— Hélas ! monsieur le duc, je le vois, il faut cette fois encore que je me dévoue. Eh bien, soit ! je le ferai, mais à une condition cependant.

— Quelle qu'elle soit, madame, cette condition est acceptée d'avance, veuillez vous expliquer.

— La voici. vous me promettez, monsieur le duc, que, pendant le voyage que nous allons faire, vous et moi suivrons non pas une route différente, mais que vous me précéderez constamment de dix lieues au moins sur cette route. Que quoi qu'il arrive, si grand que soit le danger qui se présente, vous ne rejoindrez pas mon escorte ; que de plus, dès que je serai rendue soit à Castres, soit à Montauban, jamais vous vous présenterez chez moi et n'insisterez pour me voir. Enfin, vous me promettez, monsieur le duc, que monsieur le comte du Luc, mon mari, recevra immédiatement l'ordre de vous rejoindre. Vous comprendrez, monsieur le duc, pourquoi j'insiste sur l'exécution de ces conditions que vous-même m'avez si courtoisement offertes.

— Je vous jure sur mon honneur et sur ma foi de gentilhomme, madame la comtesse, que, quoi qu'il m'en coûte, toutes ces conditions seront religieusement exécutées.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur le duc, quoi qu'il puisse advenir, et quelles qu'en soient pour moi les conséquences, je ferai ce que vous désirez. A mon tour, je vous en donne ma parole de gentille-femme.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Blanche en se jetant dans les bras de la comtesse, quel bonheur de revoir ma mère adoptive et de ne pas vous quitter, vous, madame, que déjà j'aime presque autant qu'elle.

— Et moi aussi je vous aime, Blanche, vous en avez maintenant la preuve.

— Je vous en garderai madame, une éternelle reconnaissance.

— Quand partirons-nous, monsieur le duc ? demanda la comtesse.

— Madame, j'ai laissé à Villejuif une troupe de dix cavaliers sous les ordres de M. le comte Gaston de Léran ; c'est lui qui commandera votre escorte. Au village de Jusvisy, dix autres cavaliers rejoindront cette première troupe qui s'augmentera ainsi de distance en distance jusqu'à ce que vous ayez autour de vous cinquante gentilshommes dévoués et résolus. Avec une escorte pareille on peut passer partout. A trois heures du matin, cette

nuit même, monsieur le comte de Léran sera ici avec quatre cavaliers pour vous accompagner jusqu'à Villejuif. Quand à moi, madame, à onze heures du soir je serai en selle et en route pour Castres. Permettez moi seulement d'entrer dans quelques détails au sujet de votre voyage, détails qu'il est indispensable que vous connaissiez.

— Parlez, monsieur le duc.

— Pardon, madame la comtesse, dit Blanche qui épiait avec anxiété l'occasion de sortir, puisque nous devons partir à trois heures cette nuit, et que ma présence n'est pas nécessaire ici en ce moment, voulez-vous me permettre d'aller mettre un peu d'ordre dans mes affaires ? Je reviens, bien entendu, pour dire adieu à monsieur le duc.

— Allez, chère mignonne, lui dit la comtesse en la baisant au front.

La jeune fille n'en attendit pas davantage ; elle salua respectueusement M. le duc de Rohan et se sauva toute joyeuse.

Cependant, malgré ce qu'il avait dit à la jeune fille, M. de Léran se morfondait piteusement sous un bosquet, où il attendait son retour avec une vive impatience.

Le temps paraît d'une longueur interminable lorsqu'on est contraint de le passer à compter les étoiles ou les feuilles des arbres. Aussi fut-ce avec un frémissement de joie qu'il entendit enfin crier le sable de l'allée, sous le pas rapide de la jeune fille.

Il se leva comme s'il eût reçu une commotion électrique et s'élança rapidement à sa rencontre.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un  $\frac{1}{2}$  cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAITRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES EDITEURS.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques